

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



STÉPHANE MALLARMÉ

SOMMAIRE

Stéphane Mallarmé. — Portrait. Ch. Tichon.	
Stéphane Mallarmé.	
Jalousie,	George Garnir.
From home,	Aug. Vierset.
Suicide impersonnel,	Bouff.
Fausse alerte,	Henry Marius.
Le talisman,	Melek.
Chronique des théâtres,	P. - Sphinx.
Zeeuwisch Kermis,	Porrichinel.
Dessin,	J. D.

Stéphane Mallarmé.

Je n'ai jamais vu Stéphane Mallarmé. Son physique, je ne le connais que

par un portrait publié dans les *Écrits pour l'Art*, et, récemment, par une photographie d'après laquelle le dessin ci-contre. A ceux qui vivent de tels détails, et du compte-rendu des habitudes, des manies, de l'extérieur, à ceux qui se nourrissent d'anecdotes, — authentiques assurément, puisqu'imprimées, — à ceux-là je n'ai rien à dire. Ceux qui veulent d'un artiste l'essence, et ce parfum d'idéalité qui émane du génie, chercheront Mallarmé dans son œuvre et n'auront souci d'une analyse.

Pour qui donc vais-je écrire cet article, sinon pour moi? — et n'eussé-je mieux fait de le songer sans l'écrire? Non; simplement je veux que de notre

lointain un hommage s'élève, vers le grand poète.

Lorsqu'aux heures du soir où l'on se reporte au passé, je pensais à l'art de jadis, souvent je me suis plu à examiner les analogies qui unissent l'art du XVI^e siècle à l'art de nos Romantiques.

Les écrivains de la Pléiade n'ont pas eu après eux un grand poète — par exemple un génie dans l'hôtel de Rambouillet — qui les résumât, et qui, transition vers un art nouveau, donnât du leur l'essence subtile dont aurait dû s'imprégner l'avenir. Suivant de près Ronsard et les «chevelus», c'est la réaction classique, d'où sortit une langue française émasculée et — naturellement!

— assagie. Elle était même privée de cette expansion qui, hors de soi, jette la littérature aux autres arts; et jamais on ne fut plus qu'alors simplement *littérateur*, il me semble. Aussi l'âge y aidait: cette digne, honnête et paisible maturité d'histoire moderne....

Alors nos Romantiques, d'une fougue nouvelle, se cambrent en mâle jeunesse d'art; mais malgré l'impudeur grande, (aussi, malgré la si respectable! Ecole Normale,) ils n'ont eu de complet Malherbe ni de complet Boileau. Leur grand fleuve fécondant, impétueux d'écumes, on l'a seulement canalisé; et les Parnassiens se sont comparés des écluses. En somme, on peut les juger déjà, malgré le péril d'une pareille tentative, de si près. Eh bien ne semble-t-il pas qu'ils ont assagi le Romantisme en le diminuant? Et même, si l'on veut se rappeler que nul, au XVII^e siècle, ne fut plus savant ouvrier que Boileau, il pourrait être curieux de rechercher s'ils ne sont en vérité nos Boileau, — mais des Boileau artistes: ou, bien plutôt, ce que je pense, notre hôtel de Rambouillet.

Or, surgie d'une époque d'art, je rêve une personnalité hautaine, qui la dépasse. Encore ses pieds s'attardent à la glèbe foulée, mais déjà son front resplendit sous un écroulement de boucles, chevelu d'or vers le soleil, comme un jeune héros de lumière. Et tant il s'élève, que les hommes même des âges suivants ne peuvent atteindre les cimes familières à son génie. Tel a été Balzac; tel Flaubert qu'on pourrait dire, en avance sur le temps, le Balzac parnassien; tel aussi, — toutes proportions gardées, — ce précurseur du Parnasse, Théophile Gautier, qu'on oublie trop facilement; tel Baudelaire; et se dressant du Parnasse vers le futur, le poète Stéphane Mallarmé (1).

Quelques-uns de ces maîtres, écrivains complets, pivots d'une ère d'art, m'apparaissent comme les radieux fils de la lune, splendides et stériles. Et parmi eux, d'un plus noble relief, Stéphane Mallarmé. Je vois en lui, un grand artiste de transition, qui termine et résume une époque, — devenue classique en ses œuvres (2); — hardiment il annonce des choses qui viendront; pourtant ses disciples sont appelés non à le continuer, mais à chercher, après lui, quelque trésor jumeau en des routes parallèles.

Flaubert n'a jamais eu d'élève: il était complet.

Stéphane Mallarmé en ses premiers vers, a résumé le Parnasse; et complet par lui-même, dans la littérature ne sera-t-il pas le grand météore qui parfois illumine nos nuits, et qui passe en laissant le souvenir d'une gloire?

*

*

Cette opinion, certes il me faudrait la défendre; je ne crois pas non plus que le faire serait impossible, si je lance un coup d'œil sur l'école moderne. «Décadents» qui tressent, autour du beau Tzigane Paul Verlaine, leurs guirlandes funèbres pour la si languide agonie du Parnasse; les symbolistes? oui, ceux là sont plus proches du Maître, mais encore! Les uns ne donnent qu'une variante au Parnasse; les autres, dont les rêves naquirent peut-être du rêve

Mallarméen, s'écartent, et plus seuls en cherchent la réalisation.

Stéphane Mallarmé est si *complet* dans son domaine, que beaucoup de ce qu'il procréé sera sans lignage; si l'on n'imagine rien au delà de telle réalisation, quelle réalisation nouvelle en peut naître? Quant aux œuvres, quant au nom, le doute même n'est pas permis. Le temps les gardera.

Mais aussi, en tant que « précurseur d'un mouvement d'art », et bien que sans élève *direct*, un radieux souvenir restera de Stéphane Mallarmé: il a le premier œuvré d'après une idée. Et cette idée est la conception musicale de l'art: le symbole me paraît un simple corollaire.

Comme il faut se borner, et qu'il est assez ardu de définir le haut poète que j'analyse, je vais en peu de mots dire ce que je vois en la musique. Ce critère pourra servir aussi plus tard, s'il m'arrive d'examiner ici la manière de ces deux artistes nouveau-venus, René Ghil et Gustave Kahn, tous deux épris de musique: chez celui-ci, d'une forme subjective excessivement; chez celui-là, très objective.

Tout est Forme ou Musique, puisque toute idée est Forme ou Musique. On pourrait simplifier et nommer la Musique seule, puisque la Forme se manifeste selon une harmonie, et surtout si la matière n'est peut-être qu'en les diverses manifestations du mouvement.

L'harmonie est l'accord organique de mouvements, comme le rythme est l'individualité d'un mouvement, une vue, *Soi*. (Est-ce discuté, ou si j'énonce une parole banale?) Le sujet pensant, synthèse des idées, contiendra bien toutes harmonies comme tout rythme; mais les harmonies, organisme soumis à un déterminisme qui lui est propre, plus naturellement se feront objectives. Elles m'apparaissent donc comme immanentes à l'Objet, en Art, de même que le rythme caractérise le Sujet.

Les conséquences sont faciles: plus consciemment: le sujet sera porté vers l'objet, plus s'animeront de rythme les harmonies; plus l'objet influera souverainement sur l'inconscience du sujet, paresseuse à la possession de soi, plus s'atténuera le rythme. De cela, je sais un exemple décisif: c'est, au prélude du troisième acte de *Tristan* par Richard Wagner, lorsque mourant sur son rocher, inconscient de l'être ou du non-être, le héros s'abandonne et se fond dans les choses. Puis, en dehors de la scène, la IX^{me} symphonie de Beethoven, et la *Symphonie libre* d'Erasmus Raway.

Le vers tel que je le rêve, serait donc, vers des harmonies déjà sues et propres aux objets songés, le rythme instinctif et libre, au vol d'ailes capricieuses.

Mais Stéphane Mallarmé est resté fidèle aux anciennes lois du rythme extérieur régulier; son rythme intérieur nuancé, pressé, distendu selon les influences de l'harmonie, — consciemment ou inconsciemment, — dit en de brèves pièces le sujet égal à soi-même et logique avec soi-même. Je doute cependant que notre merveilleux Poète analyse l'idée de son rythme, et consciemment lui donne, malgré cet obstacle des huit ou des douze syllabes, l'instinctive expansion vers les choses. Peu importe, du reste.

Ce que Stéphane Mallarmé voit en la Poésie, c'est, je crois, de traduire par le vers la pure musique des choses. Mais, ce mot *pure musique* le montre, le Poète ne s'embarrassera du fait de tous les jours. « Un désir indéniable à l'époque est de séparer, comme en vue d'attributions différentes, le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel (3) ». De là cette conception du vers: le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire... (4)

Incantatoire, ce mot dévoile le plus ouvertement l'idée. Dire le sujet, dire les choses essentiellement cela peut-il être, (en littérature, non pas en faits-divers) sans que la parole qui dit! reste supé-

rieure aux choses, supérieure au sujet? Tout concret détail rapproche les termes qui, pour l'Art, se doivent d'être éloignés. Donc pour que de plus loin, comme une voix d'un autre monde venue, le Poète chante sa vision, il atténuera tel relief sensible de l'idée, tout ce qui, trop spécial, évoquerait de la chose une matérialité étrangère à la seule que se veut le sujet. Alors le vers, tout de musiques essentielles, dira non l'objet sensible, mais la réelle image que le sujet arrête, comme sur un écran l'image réfléchi par un miroir concave.

(A suivre.)

M.

(1) Il convient d'isoler aussi du Parnasse le comte de Villiers de l'Isle-Adam.

(2) Dans l'*Art moderne*, le poète Emile Verhaeren a subtilement indiqué ce côté *classique* du maître.

(3) Avant-dire au *Traité du verbe* de René Ghil.

(4) Idem.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAITRE :

BRANLANTES
frontispice et 20 eaux-fortes de
LOUIS MOREELS
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnelle de grand luxe,
caractères élévériens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

Jalousie.

Je suis très brun ; Elle est très blonde
Et je l'aime jalousement ;
Son clair sourire est un aimant
De force à soulever le monde.

Mais pour moi seul elle sourit,
Sa bouche rose est une amphore
Où je puise et repuise encore
La liqueur tiède qui guérit.

Tous les parfums d'ambre et de rose,
Les perles des vieux océans,
Je voudrais les lui verser dans
Ses deux genoux de corail rose.

Quelque soir, je la conduirai
Sous un très dolent clair de lune ;
Afin de tenter ma fortune,
Dans ses yeux je regarderai.

Et quand j'aurai vu qu'elle n'aime
Que moi seul et moi tout entier,
— De peur que dans son cœur altier
Un autre amour que le vent sème

N'écluse un matin de soleil —
Je voudrai que la bien-aimée
Meure soudain, triste et pâmée
Dans l'adieu du couchant vermeil.

GEORGES GARNIER.



From home.

II.

Au bout d'une ruelle flanquée de corps de gardes, qui semble ronger le pied du mont, une petite cour sombre, circulairement entourée d'un mur troué de baies vitrées, puits vertigineux dont la margelle, très haut, découpe sur le ciel un disque azuré. Une porte bée à notre gauche, dans l'épaisseur de la maçonnerie, et nous gravissons les deux ou trois cents degrés qui enroulent leur spirale entre les parois concentriques. De temps en temps, de l'extérieur, un reflet indécis blafarde la muraille obscure, l'étroit boyau s'emplit du grondement accéléré d'un pas de soldat qui dévale à toute vitesse l'escalier en limaçon, puis la lueur diurne insensiblement s'affirme, et le giron de la dernière marche nous amène au beau milieu

d'une caserne: une morne série de bâtiments en briques, ça et là égayés par des capotes rouges s'étageant aux fenêtres ou la note blanche du linge séchant sur des ficelles tendues.

A l'un des angles le peloton de punition se réunit pour l'appel, la cantine s'emplit du va-et-vient des soldats désœuvrés et voici que de tous les coins surgissent fifres et tambours pour la sonnerie du soir....

A nos pieds Dover, sous un horizon de toits gris, enchevêtre ses rues et ses voies ferrées; un pittoresque fouillis de mâts, de cordages, de voiles et de cheminées s'étend de la côte au *Pier* qui là-bas s'allonge, battu par la marée, et vers l'ouest le chamarré soleil — tel un torero serré de près — s'est éclipé derrière la palissade d'or, laissant sa muleta de pourpre dans l'arène.....

Les *ffifers*, coquettement coiffés du noir bonnet écossais dont la brise agite les rubans, se sont — très espacés — mis en rang, tambours en tête, encadrant un superbe gars de six pieds qui, une mailloche dans chaque main, porte avec aisance une grosse caisse assujétie au ventre; sur un signe ces statues s'animent, les tambours roulent, les mailloches alternativement ballent au bout des poings nerveux, les fifres aigus jettent à l'écho leurs cascades de notes grêles, et je ne sais rien qui m'ait plus ému que cet air étranger qui, devant la mer berceuse, et sous le ciel automnal baigné des dernières teintes solaires, semblait saluer à l'orient — telle une reine montant les bleues marches de son trône — la lune!

AUG. VIERSSET.



Suicide impersonnel.

Poète méconnu j'ai regardé mon âme
Meurtrie immensément aux affres des douleurs,
Et sur les fraîches plaies des morsures de femme
J'ai versé, par pitié, le baume de mes pleurs.

J'ai senti, de réveil, gambader comme un fauve
L'altière passion de mon amour naissant,
Mais, le cœur ulcéré, je souffre dans l'alcôve
Veuve de sommeil et mes larmes sont de sang...

Aux vierges des vitraux, aux feux follets des tombes
Je demande l'oubli des vieilles hétérocombes
D'espérance et de paix, — joignant mes lâches
[mains. —

Car la soif du Néant hante ma solitude;
La mort est le salut après la servitude
Et je l'appelle à moi pour tous mes lendemains.
BOUFF.

Fausse alerte.

Lentement descendait la nuit; dans la serre faiblement éclairée par la lueur incertaine d'une lanterne chinoise, luttant mal avec les rayons blancs de la lune, une molle tièdeur semblait monter des parterres en fleurs, enveloppant comme en un brouillard parfumé Lucienne et le lieutenant Villier. Un silence tombal régnait autour d'eux, troublé seulement à de rares intervalles par l'appel triste d'un cor sonnante dans la forêt.

Le marquis de Valermont chassait en compagnie de célèbres veneurs accourus de dix lieues à la ronde et à qui le lieutenant, plus élégant parisien que chasseur émérite, venait de brûler la politesse pour les beaux yeux de la marquise Lucienne.

Il la regardait, étendue à demi dans la causeuse, toute son adorable petite personne disparaissant presque entièrement sous un fouillis de dentelles blanches d'où sa mignonne tête aux traits d'une finesse incomparable émergeait souriante, avec sa bouche rose toute menue, son petit nez provocant, et ses grands yeux bleus rêveurs qu'elle savait rendre à son gré tendres ou malicieux....

Mariée de six mois à peine, Lucienne

aurait été la plus heureuse des femmes si le souvenir n'était venu parfois assombrir le ciel calme de son existence; car elle n'avait pu oublier le petit lieutenant Raoul et, de la bonne amitié d'antan, des serments d'amour échangés plus tard, quand ils avaient vingt ans, il leur était resté à tous les deux comme une rancœur de s'être mutuellement trompés, elle surtout qui était venue un soir annoncer presque sans tristesse à Raoul qu'elle allait se marier, quelques semaines plus tard, avec le marquis. « Un désir de papa » disait-elle.

Peut-être bien aussi y avait-il au fond de sa petite âme de bourgeoise parisienne une secrète ambition, un désir orgueilleux d'étonner Paris par son mariage princier; d'être, ne fût-ce qu'un jour, l'objet de toutes les conversations et de toutes les envies.....

La nuit cependant avait enveloppé d'ombre le vieux château. Tout d'abord ils avaient devisé joyeusement: il lui contait des histoires de chasse, de folles histoires qui la faisaient éclater d'un joli rire perlé découvrant l'ivoire de ses petites dents. Puis brusquement, presque sans transition, il lui avait rappelé les bonnes années de jadis quand ils se promettaient de ne se quitter jamais....

Où étaient-ils, ces beaux serments? Raoul s'était rapproché d'elle et doucement, il avait pris dans ses mains une main mignonne que l'on n'avait pas songé à lui refuser.

Tout dormait autour d'eux: la pâle lueur de la lanterne ne jetait plus qu'un jour douteux sur la verandah; dans la forêt le cor s'était tu: une langueur étrange, un vague désir d'amour semblait les envahir; Lucienne avait penché sa jolie tête blonde sur l'épaule de Raoul et la bouche adorable de la jeune femme semblait s'offrir aux baisers de son ami. C'était un de ces instants que l'on ne retrouve plus, que l'on espère toujours et dont on n'ose profiter jamais....

Eperdu, fou de joie, il murmura, tout bas: je t'aime et il se baissait, ses lèvres frôlant déjà les lèvres de Lucienne, lorsqu'il pâlit, restant courbé sous le coup d'une vision subite: à un pas, deux yeux, deux yeux injectés de sang fixement le regardaient dans l'ombre.

Instinctivement il détourna son regard et l'espion — le marquis sans nul doute — pouvait se croire toujours invisible. Une seconde, Raoul hésita, mais résolu soudain il se redressa et à haute voix:

— Ah marquise, dit-il, que n'êtes-vous jeune fille et pourquoi suis-je l'ami de Robert? Puis il murmura, les lèvres serrées: là, près de la haie.... ces yeux, votre mari....

Lucienne eut un tressaillement: lentement — comme indifféremment — son regard se porta dans la direction indiquée. Cela dura dix secondes puis la petite marquise se renversa dans la causeuse et partit d'un rire nerveux, saccadé, interminable dont les notes s'égrenèrent à travers la forêt, répétées par un écho moqueur, avec une fidélité désespérante.

Et tandis que le lieutenant Raoul faisait des vœux ardents pour que la terre s'effondrât sous lui, la petite marquise lui dit sans le moindre regret, mais avec infiniment de moquerie:

— Mon pauvre Raoul, il y a un bon Dieu pour les chasseurs; ce n'est pas le marquis, grand peureux, ce sont les yeux de verre d'une peau de tigre.

HENRY MARIUS.



Le talisman.

A une jeune fille qui me demandait gracieusement pourquoi je ne me pendais pas.

L'homme n'a rien à lui.
Pas même sa vie.

Vous n'êtes pas libre de mourir à une heure quelconque.

Il y a une loi divine ou humaine qui détermine l'instant suprême de votre passage outre-tombe.

Or, c'est dommage.

On a souvent tort de vivre puisque c'est souvent ennuyeux et inutile, mais on n'a jamais raison de se tuer puisque c'est défendu.

Le suicide est le contre-poison de la vie, c'est un remède radical.

Seulement il dépasse le but, comme le pavé de l'ours.

Je vous le conseille, si cela vous est égal.

Il faut savoir regarder en face les petites choses comme les grandes, et la mort d'un homme est une petite chose.

Demandez à Dieu!

Anselme Palerson partageait cette heureuse manière de voir.

Si depuis les temps préhistoriques il y a eu un être malheureux vingt-cinq années durant, ce n'est ni Job, ni Bélisaire, ni Ugolin, ni Jean Huss, ni Louis XVI, c'est Anselme Palerson.

Elevé par tout le monde, ce qui revient généralement à n'être élevé par personne, cet homme extraordinaire, né sous une planète néfaste, dans un quartier pauvre de Londres, avait passé à côté de tout ce qui de loin ou de près ressemble au bonheur, ce qui n'est rien, sans rien perdre de son pessimisme, ce qui est tout le mal.

Car il n'y a pas de malheur véritable, il n'y a pas de catastrophes morales, pas de douleur si vous n'y mettez vous-même beaucoup de vous-même, si vous n'avez pas l'âme prédisposée à la souffrance et aux regrets.

Le monde est surtout rempli de malades imaginaires, de malheureux imaginaires et d'imaginaires mélancoliques.

Les larmes de la fameuse vallée font germer les saules pleureurs.

On vous parle de nerfs, de névrose, de maladie du siècle!

Des mots! toujours des mots!

Au fin fond de ces névropathes, de ces chercheurs de frissons, sous le replâtrage sentimental de ces peintres de mouches et de rayons de lune, il y a l'homme sans échine, le mâle désossé, lâche, sans audace.

Et c'est triste!

Et cela fait comprendre la femme-médecin, la femme-avocat, la femme-homme...

Je demande pardon à mes lecteurs, si lecteurs il y a, de la serène férocité concentrée dans les lignes ci-dessus; qu'ils oublient cette invasion dans le domaine de l'indignation et qu'ils écoutent sourde cette histoire:

La nuit s'était faite sur Londres.

Au ciel éternellement humide de l'Angleterre la lune semblait une lanterne sourde.

Entre ses quais noirs, la Tamise poussait son eau jaunâtre, faisait danser les barques amarrées, noyait les reflets des réverbères.

Palerson, sur le pont de Londres, disait le poème des désespérés:

« Qui me retient, ô fleuve! derrière ce garde-fou?

« Ce serait si bon: finir!

« Tomber en toi comme un plomb! Piquer une tête dans ton lit, ô maîtresse publique!

« Ne vois-tu pas mon front pâle? Ne devines-tu pas tout le dégoût qu'expriment les coins de ma bouche? Toutes les fatigues qu'accusent mes rides? Tout le froid que racontent mes involontaires frissons? Toute la faim que chantent mes boyaux?

« Es-tu comme les hommes, égoïste, dure à attendrir? Comme les femmes, cruelle, écoeurée par la vue de hillons?

« Tant de gens bien mis sont-ils tombés chez toi que je doive rester sur le pont?

« La Tamise aussi, aristocrate!

« Mais ne peux-tu donc pas me prendre, un instant, un seul, me casser la tête contre une pile, m'anéantir, me cacher quelque part dans ton lit, sous de vieux fers, dans la vase, loin des fils d'Adam mes frères?

« Qui t'en empêche?

« Qui me retient?

« Rien!

« Il me reste un taudis, si on hypothéquait ça, ce serait hypothéqué...

« Tu fais la fièvre, vieille eau jaune!

« Eh! bien je te hais!

« Oh! si tu savais comme je te hais, combien je ne veux plus de toi!

Et Palerson, songeur, continua sa route.

Devant une boutique de fripier, il s'arrêta. A la fenêtre, de vieux objets musaient l'oratorio de l'ennui.

Il entra, prit un pistolet d'arçon sur le comptoir et donna son gilet en échange.

Le fripier, un homme intégral, fit observer qu'il y perdait.

Palerson y ajouta sa chaussure et se dirigea vers sa demeure.

La plus pauvre chambre de Marseille était une chambre millionnaire auprès de celle du malheureux.

Il alluma une chandelle.

La chandelle fit son possible pour brûler avec un certain éclat.

Il semble que parfois les choses ont pitié.

« Je mettrai dedans des morceaux de bouteille, dit Palerson, en brandissant son pistolet, je le bourrerai jusqu'à la gueule, j'y flanquerai mon encrier, j'y flanquerai des clous, il faudra bien qu'il éclate!

« Tant pis pour l'enquête si mes traits s'en vont par la fenêtre, tant pis pour les deux carreaux qui m'envoyaient la lumière de Dieu, tant pis pour ceux qui dorment dans la maison! »

Alors il commença le chargement, ainsi qu'il l'avait dit.

Les gros nuages noirs du ciel passaient et St-Paul, tristement, sonnait l'heure.

Le malheureux s'assit devant son miroir, rejeta ses cheveux en arrière de façon à découvrir sa tempe droite, regarda la détente un peu rouillée, pinça le silex...

Le miroir était trouble, il l'essuya lentement tout en se mirant.

« Hé! je ne suis pas beau murmura-t-il, puis j'ai froid! J'ai le poitce engourdi, je me raterai, attendons... faisons la chose proprement. Du calme. Je veux sauter, il me répugnerait d'être scalpé par des morceaux de bouteilles, ou de voir partir seulement un morceau de mon front.

« Tout y passera! tout! promenenous un peu.

« Et dire que si j'avais seulement là un chien qui me conseillerait: Anselme ne te tue pas! Si j'avais un être quelconque, un de ces gieux comme moi, de ceux que l'on rencontre le soir grelottant, courbés sous la haine et le dégoût et qu'on emprisonne, un bandit qui me sourierait et me donnerait une parole de frère, je jetterais par la lucarne ce grand pistolet, j'aurais la force de revivre!

« Mais non! rien! pas un chien! pas un gieux! mon ombre et cette grande chose noire: la désespérance! »

Comme il arpente sa chambre, il vit sur la cheminée le buste en plâtre de la reine Victoria.

« Voilà ma compagnie, s'écria-t-il, un buste! une reine! que vient faire la reine chez moi! je l'ai gardée à cause du vieux père qui me l'a laissée... »

« Quelle idée! Nous avons de ces faiblesses-là nous autres du peuple. J'aurais pu souper vingt fois pour le prix de ce buste-là.

« Je n'ai pas soupé.

« Or, j'ai bien fait et personne n'en soupéra, je ne prétends pas que quel qu'un en soupe!

« Vive la Reine! »

Et Palerson lança le buste contre le mur.

Le plâtre vola en mille morceaux; avec les débris un petit papier descendit gracieusement vers le plancher.

Anselme l'avait vu.

Tout tremblant, il le ramassa.

C'était un bout de parchemin sur lequel une main inconnue avait écrit ce mot: Espère!

Palerson n'eut pas une larme: il

n'avait pas lu Raoul de Navery; il remercia vaguement le dieu vague en qui il croyait et consentit à vivre.

Le vent qui secouait la malheureuse flamme de son luminaire lui parut moins froid, la chamade que battait son estomac s'affaiblit insensiblement; il sentit en lui venir je ne sais quelle force, quel calme profond, quelle inébranlable confiance.

La fièvre cessa, il vit clair, intensément clair, se trouva très dramatique, très ridicule, il entonna une vieille chanson et fut très étonné de s'entendre chanter.

Il descendit dans les rues. Londres dormait, les veilleurs marchaient, sombres, de ce pas isochrone et désespérant de ceux qui marchent par devoir.

Le grand air chassa de son noir cerveau les derniers papillons, et quand il repassa le vieux pont de Londres, il ne put s'empêcher de sourire.

Une existence nouvelle commença pour lui, les événements reprirent à ses yeux leur plan exact, leurs dimensions réelles.

Il plongea de nouveau dans la grande lutte humaine mais, cette fois, avec l'assurance d'un vieux nageur, et dix ans après sa mémorable soirée au pistolet il était l'homme le plus heureux du royaume uni de la Grande-Bretagne.

Dix ans qui furent un long enchaînement de joies!

Dix ans sans histoire, comme les peuples heureux!

Il se maria.

Il eut un fils.

Il devint riche, puis il devint veuf, puis à force de jeter son argent par les fenêtres, il redevenit pauvre.

Cette étonnante façon de vivre n'est sans doute pas très morale, mais elle peut être amusante.

Quand du fruit de son labeur, il ne lui resta plus qu'un schelling, son heure était venue de franchir ce que les poètes élégants veulent bien appeler le « seuil de l'éternité » il acheta un buste de la reine Victoria, y enferma sur un bout de parchemin le mot: Espère! appela son fils, le lui donna et mourut.

MELEK.



Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

On a repris *les Huguenots*, un chef-d'œuvre paraît-il. Grand succès pour Mlle Duzil et M. Doria. M. Gécand assez terne dans Nevers a été mieux dans Charles VI, opéra dont se moquent les bourgeois, mais qui, pour n'être pas extraordinaire, a une valeur réelle de pondération et d'adaptation musicale. Dans *Odette* et dans la *Favorite* M^{me} Asch a montré de bonnes intentions quoique ne paraissant pas en possession de ses moyens.

La seconde de *Mireille* a été moins bonne que la première.

Ce qui n'est pas peu dire.

P.

CONCERTS NOUVEAUX.

La grande musique à Liège est entrée en équilibre; la vie revient, le pouls, c'est-à-dire le rythme va redevenir régulier par la médication patiente de M. Dupuis.

Donc dimanche on a entendu M^{lle} Soldat, élève de Joachim, de qui elle tient la souplesse d'archet mais non le son moelleux. Son interprétation du Concerto de Brahms était très artistique.

L'orchestre après une bonne exécution de la 2^e symphonie de Beethoven et d'une très vulgaire ouverture de Berl oz a joué, le mieux qu'il lui soit possible à l'heure actuelle, deux fragments de Wagner « *les Murmures de la forêt* » et le finale du *Rheingold*. Le progrès dans le nuancé et le rythme est évident.

Cependant le thème de l'Oiseau manquait de légèreté, la marche du Walhall était pris un peu lent et la Plainte des Ondines un peu vite.

Et le *tutti* final n'était qu'un bruit formidable grâce au zèle d'un timbalier... milanais.

P.

AU GYMNASE.

Deux premières dont compte-rendus suivront: *Le Monde où l'on s'ennuie* et *Ruy Blas*; mercredi *Dora*.

A bientôt le « *bénéfice* » de M. Teillet qui a su assembler des non-doublures et monter, depuis octobre, force comédies nouvelles.

MORISKI.

AU PAVILLON DE FLORE.

La Belle Hélène, une reprise qui marquera. Mais, toutefois, une reprise aphone.

Pas un acteur ayant de la voix, à l'exception peut-être de Paris; M^{lle} Luce est une divine Hélène, mais la voix! la voix!! la voix!!!

Dans un salon, cela passe, mais sur une scène! Néanmoins fine diseuse elle se révèle, et mérite-t-elle aussi de vives louanges.

Appropriés sont les rôles. Thys (le bouillant Achille), Raimbault (Agamemnon), Ménélas, Ancelin (Chalcas), les deux Ajax, tout cela est bien ordonné.

Pour la mise en scène, rien que de bon à dire. C'est bien couleur locale, genre parodie Offenbach.

Quel homme, cet Offenbach! ce révolutionnaire de l'opérette! Comme s'aiguise sa causticité naturelle devant cette ridicule mythologie. Quel coup de patte aux sérénissimes bourgeois de l'art. Voir les éclats de rire sataniques du violon dans le trio du troisième acte.

Voilà de ces reprises à succès. M. le directeur dont c'était le bénéfice, Lindi, a pu le constater.

SPHINX.

Théâtre Molière.

FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ.

Que des écrivains comme Zola, de Goncourt, Lemonnier — et même Daudet, dans *Sapho*, — frappés de la profonde déchéance de l'art dramatique, s'efforcent de le régénérer en le faisant profiter des innovations introduites dans le roman pendant ces dernières années, il n'y a rien là que d'infiniment louable. C'est avec un plaisir extrême qu'on voit *Sœur Philomène* ou le *Mâle* à la scène après s'être délecté à la lecture des romans dont ces pièces tirent leur origine. Quels que puissent être les défauts de l'œuvre dramatique ainsi créée, le visible souci de l'écrivain d'introduire un peu de neuf dans un milieu où tout est vermoulu, lui donne droit aux plus grands encouragements.

On ne peut évidemment pas user de la même indulgence lorsqu'on se trouve en présence d'un auteur qui a tiré des entrailles de son roman une pièce par trop quelconque. Ici, le mercantilisme est si patent qu'on s'étonne de ne pas voir sortir de toutes les poches du public les sifflets vengeurs.

Ces moroses réflexions me sont venues à l'esprit pendant la première représentation de *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce que Daudet a tirée de son roman avec la complicité d'Adolphe Belot.

Peu originaux ces cinq actes où l'on nous initie aux roueries de Sidonie Chébe, besogneuse petite bourgeoise, qui, enrichie par son mariage avec Risler aîné, rêve d'écraser par son luxe insolent les grandes dames dont elle enviait jadis le sort. Heureusement que l'interprétation est excellente. M^{lle} Forgue, qui incarnait Sidonie, a fait produire à son rôle tout ce qu'il pouvait donner. M^{lle} Diska est adorable dans le rôle de Désirée, l'orpheline pauvre et souffreteuse qui travaille stoïquement pour satisfaire aux fantaisies de son père, Delobelle, un impuissant comédien qui se croit méconnu. MM. Roger (Frantz Risler), Thorsigny (Planus) et Charvet (Delobelle) se sont aussi très bien acquittés de leur tâche. M. Mary — dans le rôle de Risler — serait également parfait s'il jouait avec un peu moins de raideur.

H. SIRKAN.

Errata.

Ces quelques coquilles incrustées dans *Croquis de novembre*, paru dans le dernier no: Lire: *vibrations mourantes* au lieu de *vibrations mourantes*; *fangeux ciel gris* au lieu de *fougeux ciel gris*; dans l'obscurité, des *entres éclairées* plaquent, *ça et là*, au lieu de *dans l'obscurité des fenêtres, planent, ça et là*; plus étouffé mais plus désolant aussi au lieu de *plus étouffé mais plus aussi*; *l'œil de quelque puissant rêveur* au lieu de *l'œil de quelque puissant rêveur*.

à Wilhem Pely et
Arthur Telsam



Zeeuwsch Kermis.

Pour Paulje de Wemeldinge.
(Goed rond, Goed Zeeuwsch)
KEES DAANE.

Wel! Well!! Well!!!! disent les petites femmes à papillons d'or en pataugeant dans les huîtres du beau pays de Zélande.

Wel! Well!! Well!!!! grincent les violons dans les salles de danse enfumées où s'étoile du feu d'un cigare la face rougeaude de quelque pataud piétinant une danse étrange et gracieuse comme une danse d'ours.

Wel! Well!! Well!!!! et les vieilles girouettes tournent comme prises de folie au vent de kermesse qui souffle de là-bas, de la ville, par dessus les vieux moulins à vent.

Wel! Well!! Well!!!! Les petits enfants dansent en rond dans la rue, une rue dont les maisons peinturlurées et les arbres bizarrement taillés figurent un fond d'assiette japonaise.

Wel! Well!! Well!!!! Un immense rire sort des maisons maintenant éclairées, grimpe le long des toits, court par les branches tordues, coule en cascade dans les rigoles, éclate partout, monte, monte toujours et tout éclate de rire jusqu'à la lune, qui se tord de façon si immodérée qu'on n'en voit plus qu'un quartier.

Avachi dans un coin de grange, le nez éraflé par les papillons d'or de mes danseuses, je rêve, en cuvant mon schiedam, qu'on enterre St-Nicolas dans une lampe à pétrole.

Wel! Well!! Well!!!!

PORRICHINEL.

A l'Emulation.

Où furent appendus, jà quelques semaines, les tableaux d'Emile de Baré et A. Collin, vont prendre place, dès le 10 février, les toiles, eaux-fortes, aquarelles et dessins de Messieurs Bauwes, Cambresier, Fr. Maréchal, Matève et d'Hont. Ici encore nulle attache officielle et ce nous est joie grande de voir ces jeunes exhiber crânement leurs œuvres en dehors des expositions patronnées par la sacro-sainte Académie.

En expectative.

Une revue d'art, *la Pleiade*, qui paraîtra à Bruxelles, dès février, dirigée par nos amis George Garnir et Fernand Severin; ces deux noms seuls disent que *La Pleiade* défendra bravement les idées jeunes et connera amples paniers de bonne littérature.

Dès mercredi prochain :

LA BANDE A BEUCANARD

Une bagarre à *la Batte*, dans un concert du quai, une séance chez *Maria* et un enlèvement auquel participe un très respectable greffier d'un tribunal de première instance,

Imprimé tout cela en une exquise édition enveloppée d'une couverture dessinée par Emile Berchmans,

Mise en vente au prix de 50 centimes!...

Incrovable, fou, fantastique!...

On ne croit pas?

On verra!

Imp. Aug. Bénard, Liège.